

der couler en lui le flot des impressions sans rien faire pour modifier le cours changeant des événements. Aux champs, où il vit le plus qu'il peut, à la Chambre, où le retiennent ses fonctions de questeur, il agit peu, il regarde agir; il est heureux quand le ciel rit, gémit et s'abandonne au découragement quand il se voile de nuages. C'est dans sa conscience qu'il note les variations atmosphériques avec la même précision minutieuse qu'un physicien qui consulte son baromètre. C'est une âme ployable et malléable, faite pour les contemplations du panthéisme et les rêveries du mysticisme. Ses impressions se succèdent, mobiles, ondoyantes et diverses, mais si l'esprit est délicat, raffiné, on dirait presque voluptueux, le cœur est ferme et le caractère viril. Il sera le premier à protester au nom de la dignité humaine contre le règne de la force et le despotisme impérial. Par une sorte d'intense réaction contre son tempérament il se fait stoïcien, méprise la force et divinise l'effort. Ce ne furent point ses convictions religieuses mais bien son tempérament moral qui le conduisit au mysticisme final : sa religiosité fut toujours un assez vague; le fonctionnaire entraîné à l'église un peu « pour l'édification¹ », et l'homme pour revoir la « tombe de son amie, de la mère de ses enfants ». S'il reconnut trois vies dans l'homme, celle des sens toute passive, celle de l'effort toute volontaire, celle de l'esprit toute mystique, c'est qu'il les expérimenta en lui-même; il devait commencer par le sensualisme qui absorbe la vie dans les impressions du dehors et finir par le mysticisme qui absorbe la vie dans le grand tout, puis s'abandonne à une toute divine Providence. Sa vertu est avant tout la vertu contemplative d'Aristote, la

¹ *Journal intime*, 28 sep. 1817.

pensée de la pensée. Il erre, dit-il, comme un somnambule dans le monde des affaires.

A beaucoup d'égards Ampère fait avec son ami le plus complet contraste : l'un est un Montaigne, l'autre est un Pascal. Il ne s'abandonne pas au cours paisible de la nature universelle, mais la nature pénètre en lui avec violence, avec effraction. Il passe par des alternatives de foi enthousiaste et de sombre incrédulité. S'il aime, c'est par un coup de foudre. Sa vie est un drame intérieur où tout se passe par coups de théâtre et subites péripéties. Il est trente ans insensible à la musique qu'il ne comprend qu'en physicien et tout d'un coup, en écoutant une mélodie douce et expressive, il est transporté dans un monde nouveau et verse d'abondantes larmes : c'est comme si Pythagore eût subitement entendu l'harmonie des sphères. Il est myope, et un jour qu'un de ses amis, dans l'île Barbe, lui met par hasard des lunettes sur le nez, il pousse un cri d'admiration devant les splendeurs de la nature subitement révélées; c'est comme si un poète était instantanément transporté sur le rivage de l'Océan ou au pied du mont Blanc et les voyait pour la première fois. L'épée use le fourreau : il expose un jour le système du monde à ses amis et parle treize heures consécutives. Au sortir d'une charade ou de quelque longue et minutieuse bagatelle, dit Sainte-Beuve qui le compare à un demi-dieu, il entraîné dans les sphères. Tantôt il s'attache avec transport à ses recherches scientifiques, et tantôt il s'éloigne avec dégoût « de ces ennuyeuses choses ». Il a donc toute la passion et toute la fougue de pensée d'un Pascal, mais pour dépeindre les mouvements tumultueux de son âme il n'a pas son style, et c'est en pure perte que dans sa jeunesse il s'est exercé à l'art d'écrire en ébauchant des poèmes et des tragédies.

Avons-nous réussi à dégager les traits principaux du sens psychologique, ceux qui caractérisent et déterminent la vocation ? Le goût inné et comme l'instinct de l'observation de soi-même ; l'habitude persévérante d'écarter les fantômes des sens et de se regarder au dedans ; un sentiment exquis des nuances les plus fines et des changements les plus fugitifs du tableau intérieur ; une organisation impressionnable et presque malade qui multiplie les impressions, les avive, en renouvelle incessamment le mouvant tableau ; une curiosité inquiète et toujours en éveil qui note au passage les moindres variations de la sensibilité et discerne les uns des autres les divers états d'âme avec une précision merveilleuse et une délicatesse infaillible ; une âme sonore, vibrante, qu'aucun bruit du dehors ne frappe sans la faire résonner, et un trésor inépuisable d'impressions accumulées où la réflexion n'a qu'à puiser pour raviver continuellement l'intérêt de son enquête ; une vie solitaire et recueillie, alternant avec l'agitation des passions ou succédant aux labeurs de la pensée et aux fatigues des affaires ; enfin des temps troublés où l'âme se trouve, selon un mot d'Ampère, comme le grain entre deux meules, et une époque tragique qui bouleverse l'âme et la remue dans ses dernières profondeurs. En vérité, si la nouvelle psychologie remplace tout cela par des procédés elle mérite bien notre reconnaissance, et nous devons la remercier du fond du cœur, car elle nous épargnera bien des déboires et bien des souffrances ; grâce à elle, il y aura désormais beaucoup d'appelés et beaucoup d'élus.

En psychologie, il y a l'art et il y a le métier. Le métier comprend tous les procédés accessoires d'observation, et le mot n'a rien de désobligeant puisque Louis XIV disait bien : mon métier de roi. Qu'un Weber promène sur notre peau les

pointes mousses d'un compas jusqu'à ce que nous soyons tatoués de « cercles de sensation », je ne raillerai pas ces recherches minutieuses et je me garderai bien de rappeler les plaisanteries d'Aristophane sur les philosophes qui passent leur temps à mesurer la longueur du saut d'une puce. De même, on est heureux de savoir à un millionième près à quelle distance une boule de liège doit être d'une plaque de verre pour que l'oreille saisisse le plus petit bruit perceptible qu'elle fait en tombant. Il y aurait de l'indiscrétion à rappeler avec Port-Royal qu'il y a parfois dans les sciences « des recoins et des enfoncements fort peu utiles ». Mais tout cela, c'est le métier, ce sont les artifices d'expérimentation. Claude Bernard disait qu'en physiologie il existe « un sentiment particulier, un *quid proprium* » qui constitue l'originalité, l'invention et le génie de chacun. Ce sentiment particulier existe aussi en psychologie, et ceux qui en sont doués sont supérieurs à ceux qui passent leur vie à ces expériences que Claude Bernard appelait « des expériences pour voir », et qu'il se gardait bien de dédaigner. En attendant qu'il soit positivement démontré que la qualité est réductible à la quantité, la loi logarithmique de Fechner sera toujours un des plus beaux ornements de nos traités de psychologie, et s'il est vrai que les sensations ne croissent qu'en progression arithmétique quand les sensations croissent en progression géométrique, il faut convenir que cette découverte est une des plus précieuses conquêtes psychologiques de notre temps. Tout en regrettant que l'usage trop exclusif de ces procédés accessoires porte nos observateurs à regarder la conscience comme un simple phénomène surnuméraire, à négliger dans l'analyse du souvenir le fait de la reconnaissance qui est l'essentiel, à décrire l'attention comme un état de mono-idéisme

sans tenir compte de l'énergie intime qui crée ou maintient cet état singulier, on doit convenir que la psychologie entrée résolument dans cette voie nouvelle n'en sortira plus et aura raison de n'en pas sortir.

Ce qu'il est profondément injuste de méconnaître c'est que Biran et Ampère ont appelé au secours de l'observation intérieure tous les procédés d'information que la science de leur temps pouvait leur fournir. Ils n'ont oublié ni la physiologie qui est leur science favorite, ni l'étude du langage, sur lequel Biran a beaucoup écrit, ni la psychologie comparée, ni l'observation des cas pathologiques et tératologiques. Ils ne furent ni des abstracteurs de quintessence, ni des inventeurs de facultés. A vrai dire ce n'est nullement, comme on le répète, la psychologie anglaise qui nous a initiés à ces recherches ; la pratique s'en trouve entièrement chez nos deux psychologues et la théorie chez Aug. Comte, un grand psychologue, ennemi de la psychologie. Qu'on veuille bien relire la 45^e leçon du *Cours de philosophie positive* et l'on s'étonnera une fois de plus de l'obstination que nous mettons à prendre le mot d'ordre en Angleterre ou en Allemagne.

Comte passe rapidement, et pour cause, sur ce qu'il appelle l'analyse « des diverses facultés élémentaires », car il est difficile de la tenter sans recourir à la réflexion de l'esprit sur lui-même. Quand il nous propose « une construction philosophique de la physiologie cérébrale », il remplace l'histoire de l'esprit par le roman du cerveau. Biran admet ce parallélisme du cerveau et de l'esprit dans toute son étendue, pourvu que l'on convienne que « rien ne peut dispenser de recourir d'abord à cette analyse première du sens intime qui seule nous apprend à connaître ce que nous sommes et ce que nous faisons

et sentons » ; pourvu aussi que l'on distingue toujours « deux sortes de connaissances qui ne doivent jamais être confondues, savoir la connaissance objective des moyens ou instruments organiques par lesquels nos facultés intellectuelles peuvent s'exercer, et la connaissance intérieure ou réflexe de cet exercice ou de ses résultats positifs¹ ». Ce sont exactement les restrictions que Stuart-Mill devait apporter plus tard dans son ouvrage sur Auguste Comte aux thèses psychologiques du fondateur du positivisme. « Il faut toujours partir, dit-il, d'une étude psychologique directe portée à un haut point de perfection². » Par elle-même la physiologie est aussi étrangère que la physique aux faits de conscience.

Reprochera-t-on à Biran et à Ampère d'avoir négligé l'observation des animaux ? Comte a mille fois raison de railler ceux qui du haut de leur suprématie « jugent les animaux comme un despote envisage ses sujets », c'est-à-dire en masse et sans apercevoir entre eux de différence notable, parce qu'ils sont tous devant leurs yeux comme s'ils n'étaient pas. Qu'on lise l'amusant récit où Arago nous montre Ampère mis au défi par un ami, à l'occasion de sa querelle avec Cuvier, de rétablir les intermédiaires entre l'homme et l'escargot : « Ampère prit lui-même pendant quelques secondes sa bonne part à la gaité que cette saillie provoqua parmi toutes les personnes présentes ; mais bientôt il entra sérieusement dans la question risible qu'on venait de lui présenter ; il la traita avec une grande profondeur ; il montra des connaissances si étendues en anatomie et en histoire naturelle, il signala des ressemblances, des analogies tellement

¹ *Science et psychologie : Nouv. œuv. inéd. de Maine de Biran*, publiées par A. Bertrand, p. 48.

² *Aug. Comte et le positivisme*, trad. Clémenceau, p. 66.

ingénieuses... que pour l'honneur de l'espèce humaine nous nous surprimes à regretter que le terme de comparaison offert à Ampère eût été pris si bas dans l'échelle animale¹. » La parenté de l'homme et de l'animal est un des plus constants sujets de méditation de Biran ; c'est presque l'unique objet du discours inédit sur l'homme que nous avons déjà cité. On y lit par exemple : « La nature ne tranche pas dans ses ouvrages ; elle marche par nuances insensibles comme un habile peintre dans une bonne dégradation de couleurs... Parce que l'homme tient un rang plus élevé dans l'échelle, faudra-t-il nier tous les rapports qu'il a avec les bêtes dont l'organisation se rapproche tant de la sienne ? » Plus tard, préoccupé de séparer la vie humaine de la vie animale, il modifiera ses premières opinions, mais à aucune époque il ne négligera les termes de comparaison empruntés à la série animale.

Ce n'est certes pas lui qu'il faut accuser de n'étudier que « l'homme blanc, adulte et civilisé ». Les sauvages l'intéressent, et s'il ne les connaît que par M. de Buffon, qu'on nous cite le psychologue de notre temps, qui a fait le tour du monde pour les voir de près : nous avons, il est vrai, le Jardin d'acclimatation. Biran se pose cette question dans le *Discours sur l'homme* : pourquoi l'inquiétude, inconnue à l'animal, est-elle naturelle à l'homme, aussi bien sauvage que civilisé ? « Pourquoi ces hommes qui ne paraissent pas avoir autant d'idée, pour la plupart, que les espèces industrieuses d'animaux, ne restent-ils pas assoupis comme eux dans l'intervalle qui sépare leurs besoins satisfaits de leurs besoins renaissants ? » Il répond en disant qu'il existe peut-

¹ Arago, *Notice sur Ampère*, p. 74.

être « une activité d'âme particulière à notre espèce » et se demande si cette activité, sans but apparent, résulte d'un regret inconscient et d'un vague sentiment de déchéance, ou bien si elle annonce une destinée supérieure et le pressentiment d'une plus haute perfection. Nos deux psychologues sont trop disciples de Cabanis pour avoir oublié la psychologie de l'enfant : Cabanis, on le sait, faisait même une sorte de psychologie du fœtus pour expliquer l'innéité des penchants. Quant aux cas pathologiques, qui n'a remarqué, en lisant Biran, combien de fois il cite Barthez, Rey-Régis et son paralytique ? On pourrait transcrire aussi une belle lettre inédite d'Ampère sur une observation d'aveugle-né qui, une fois opéré, vit les objets en projection sur un plan et reconnut ainsi un vase à ses deux anses. Comte a quelque mérite à vanter l'étude de l'aliénation puisqu'il avait été pensionnaire d'Equirol pendant sa « crise cérébrale ». On sait que Biran composa ses *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral* pour servir de base à un cours sur l'aliénation mentale que devait faire le médecin Royer-Collard. Bref, on cherche vainement quels procédés d'information et de recherches auraient été négligés par nos deux psychologues, et ce que les Anglais ont pu ajouter d'important au tableau des procédés psychologiques tracé par Comte. Ajoutons que Biran vit le premier l'utilité que pouvaient avoir les rêveries du magnétisme. Il ne les méprise pas et professe « qu'il faut se garder sur tel ou tel sujet d'une crédulité trop aveugle comme d'un scepticisme trop absolu ». Il nous donne par anticipation une explication du phénomène de suggestion. Quant à Ampère, il va encore plus loin que son ami et Arago le raille de sa crédulité. Arago n'est pas loin de considérer le magnétisme « comme

une branche de l'art de l'escamoteur »; il explique qu'Ampère avait justement ce qu'il fallait pour croire à toutes ces billevesées et à toutes ces jongleries : un peu de myopie et beaucoup de candeur. Arago trouve qu'il faut être un peu fou pour croire qu'un homme a pu « lire un billet avec le coude » ou bien « observer une étoile avec le genou ». Nos hypnotiseurs riraient aujourd'hui de ces prétendues merveilles et hausseraient les épaules en disant que c'est l'enfance de l'art : tel jure sur leur parole et croit fermement aux suggestions à distance ou à longue échéance qui vous appelle rêveur et songe-creux si vous essayez de réhabiliter l'observation par la conscience.

Auguste Comte recommandait encore d'enrichir la psychologie de nombreuses monographies d'hommes doués d'aptitudes remarquables dans tous les genres : mathématiciens, artistes, grands capitaines, hommes politiques. Il disait à ce propos que c'est une « aberration grossière » que de supposer que tous les mathématiciens se ressemblent : « Ce qu'on nomme l'aptitude mathématique, loin de constituer aucune aptitude isolée et spéciale, présente toutes les variétés que peut offrir en général l'esprit humain dans tous ses autres exercices quelconques, par les différentes combinaisons des vraies facultés élémentaires. C'est ainsi que tel géomètre a surtout brillé par la sagacité de ses inventions, tel autre par la force et l'étendue de ses combinaisons, un troisième par le génie du langage manifesté dans l'heureux choix de ses notions et dans la perfection de son style algébrique, etc. » Quoi donc ? La psychologie ferait-elle exception à cette règle si juste et si bien formulée ? Est-ce donc pour les seuls psychologues qu'il est faux de dire qu'il y a plusieurs places dans la maison du Seigneur ? Ne contestons pas le mérite de nos contempo-

rains et soyons franchement de notre temps, mais, avec la même tolérance et la même largeur de vues que Comte parlant des mathématiciens, convenons que Biran a reçu en partage la *sagacité pénétrante* et Ampère la *force et l'étendue des combinaisons*.

Il ne sera pas difficile au lecteur de rattacher les études qui vont suivre à la théorie des *trois vies* de Biran. Pourtant la théorie des relations des noumènes qu'Ampère regardait comme sa part personnelle dans la construction du système commun, correspond mal à la troisième vie, celle de l'esprit qui par conséquent semblera complètement omise. La raison en est simple : d'abord la théorie des relations est à nos yeux le véritable couronnement du biranisme, bien que Biran ne l'ait jamais entièrement acceptée ; ensuite il fallait à toute force, pour ne point sortir de la science, écarter le mysticisme qui est bien moins une théorie scientifique que le tempérament particulier d'une âme. Il serait impossible de lui faire sa part : dès qu'on s'y abandonne il envahit tout et répand sur la pensée tout entière ses teintes grises ou roses. Malgré ses séductions, ou plutôt à cause de ses séductions, il fallait donc se cuirasser d'un triple airain et tâcher d'avoir un peu de géométrie à la place du cœur : voilà pourquoi cet ouvrage se termine par l'exposition et la discussion de la théorie des relations. On peut admirer, goûter le mysticisme, il ne faut pas l'analyser ; l'analyse du mysticisme en laisserait toujours évaporer le parfum et le charme ; ce serait, comme dit Montaigne, « poésie sophistiquée ».